

# THÈSES, PROBLÈMES ET HISTOIRE AU TOUR DU CONCEPT DE FORCLUSION<sup>1</sup>

## *Theses, Problems and the History on the Concept about Forclusion*

*Luiz Eduardo Prado de Oliveira<sup>2</sup>  
Thierry Simonelli<sup>3</sup>*

### **Résumé**

Dans l'histoire du langage de spécialité propre à la psychanalyse, il y a eu un certain délire de création de nouveaux concepts et de nouveaux mots. Avec les premiers psychanalytiques, cette pratique était relativement normale. Je dis relativement parce que déjà la création du concept de "introjection" par Ferenczi est soumise à une grande confusion et il faut l'intervention de Karl Abraham pour que concept et mot soient stabilisés. A partir de 1950, avec l'essor de la psychanalyse, tout se passe comme si aucun psychanalyste ne pouvait se sentir créateur en dehors de son apport à une construction conceptuelle et lexicale de plus en plus digne de Babel.

De nos jours, le concept de forclusion est entré dans le quotidien des psychanalystes et dans la culture en générale. La création de ce concept et la récupération de ce mot du vocabulaire juridique et son implantation en psychiatrie, en psychologie clinique et psychanalyse, pose de problèmes sérieux. Complètement étranger à Freud en tant que désignant un mode de fonctionnement spécifique, le mot de forclusion apparaît comme un symptôme des grandes différences entre la psychiatrie ou la psychologie Allemande et de langue anglaise et la psychiatrie française, avec sa passion des grands tableaux nosographiques et des structures entendues en dehors de toute dynamique. Freud refuse même une première ébauche de ce concept, mais rien n'y fait: porté par une faute de traduction majeure, Lacan ancrera son nouveau concept comme critère de démarcation entre psychoses, névroses et perversions, ce qui déjà, en soi-même, semblerait étrange aux cliniciens de langue anglaise et allemande, qui néanmoins finissent par adopter le mot de forclusion.

**Mots-clés:** Forclusion; Psychose; Histoire; Traduction.

---

<sup>1</sup> Cet article correspond à une conférence prononcée le 17 décembre 2006 à l'Equipe de Recherche en Linguistique Appliquée de l'Université de Bretagne Occidentale lors d'un colloque sur « Aspects diachroniques du langage de spécialité ».

<sup>2</sup> Professeur en psychopathologie clinique Psychanalyste. Paris - FR. e-mail: pradedoliveira@free.fr

<sup>3</sup> Psychanalyste Doctorant en psychopathologie clinique. e-mail: pradedoliveira@free.fr

## Abstract

In psychoanalysis own speciality language and in its history, there has been a certain maniac delusion around the creation of new concepts and new words. Among the first psychoanalysts, this was relatively normal. I say "normal" because the concept of "introjection" invention, by Ferenczi, is the object of a great confusion and it needs Karl Abraham's intervention for the stabilization of this concept and world. From the 1950's on, with the spraying of psychoanalysis, it seems no analyst can feel him or herself to be a creator without bringing its stone to a conceptual and lexical construction which is more and more alike that of a Babel tower. Nowadays, the concept of foreclosure has entered the everyday life of French psychoanalysts and of cultural life. The creation of this concept and the recuperation of this word from a law vocabulary and its implantation in psychiatry, in clinical psychology and in psychoanalysis bring serious problems. Completely alien to Freud's vocabulary as the indication of an specific psychic mode of working, the word of foreclosure appears as a symptom of abyssal differences between German or English speaking psychiatry, clinical psychology or psychoanalysis, and French ones, with their passion addressed to large nosographic pictures and structures where no dynamics is to be considered. Freud refuses even a first draft of this concept, but nothing can be done: based on major faults of translation, Lacan establishes his new concept pretending it constitutes a hallmark between psychosis, neurosis and perversions, which in itself would seem bizarre for other clinicians around the world, not to mention Freud and the first psychoanalysts.

**Keywords:** Foreclusion; Psychosis; History; Translation.

Nous ne serons pas les premiers à dire que ce que notre concierge ne peut pas comprendre ne mérite pas d'être raconté. Niels Bohr, le grand physicien allemand, nous a devancés. La psychanalyse, vous en avez entendu parler. La forclusion aussi. La forclusion, en psychanalyse, signifie quelque chose de très simple: chassez le loup par la porte, il revient par la fenêtre. C'est tout.

Nous n'allons pas vous réjouir et terminer ici ce que nous avons à dire. Nous imaginons que l'histoire de la transformation d'une notion juridique en concept psychanalytique vous intéresse. Et, en effet, cette histoire est intéressante. Un exemple: chassez le loup par la porte, il revient par la fenêtre. Dans la réalité vivante des gens, ce n'est pas comme ça. C'est plutôt : chassez le loup par où vous voulez, il revient par où il veut, ou par où il peut. Vous le chassez par la porte, il revient par cette même porte, par la cheminée, par l'évier, souvent par les WC, par la cave... C'est pour cela que Freud a créé le concept de déplacement.

Ou bien, le loup revient sous la forme de souris, de rat, d'araignée. C'est pour cela que Freud a créé le concept de condensation. Le plus approprié pour un loup est de revenir sur la forme de mouton, d'agneau. C'est pour cela que Freud a créé le concept de prise en compte de la figurabilité. Déplacement, condensation et prise en compte de la figurabilité constituent les processus primaires.

La forclusion est un concept qui indique le retour de ce qui a été exclu. Sa formulation par Lacan ne prend pas en considération les processus

primaires. Ce que nous entendons d'habitude sur le "nom du père" ne les prend pas non plus. Ce nom est "madeleine", peut-être, pour Proust. Il est "Alice" pour Lewis Carroll. Il est "métapsychologie" pour Freud, qui affirme que la psychanalyse n'existe pas sans elle.

Le nom du père n'est certainement pas Lacan, pour l'intéressé, mais "RSI", son ternaire, réel, symbolique et imaginaire, ce qui l'oriente. C'est un peu curieux, me direz-vous. Nous vous répondrons que c'étaient des gens un peu particuliers, un peu bizarres. Il n'est certainement pas Prado de Oliveira ou Simonelli, pour nous. Il nous faudrait être paranoïaque pour le croire. Pour moi, Prado, c'est "ton père est un homme bon, ça, je ne peux pas le critiquer".

Le "nom du père" correspond à l'idée que, pour chacun de nous, il y a quelque chose d'organisateur: dieu, science, nature, littérature, université. La "forclusion du nom du père" est une notion qui signale que, pour certains d'entre nous, ce quelque chose ne nous appartient pas, mais nous revient de l'extérieur, comme quelque chose qui s'impose à nous.

## *L'homme aux loups*

Vous avez certainement entendu parler de l'homme aux loups, de l'homme aux rats, du petit Hans, de tous ces personnages que Freud invente en quelque sorte, pour écrire ou parler

en public sur eux. Ils existent, bien sûr, mais ils ont d'autres noms, d'une part. D'autre part, ils existent autrement que dans les cas écrits et racontés par Freud.

L'homme aux loups est un de ces personnages inventés par Freud, repris par Lacan et tant d'autres, une fiction. À ce titre, il met plus en évidence Freud lui-même que son patient.

Son vrai nom était Sergei Constantinovitch Pankejeff. C'était un riche russe qui a fait deux analyses avec Freud. Une première, entre février 1910 et juillet 1914; une deuxième, entre novembre 1919 et février 1920. Freud écrit au sujet de ce patient dès 1912 et à plusieurs reprises jusqu'au 3 mars 1915, quand il présente, une première version complète de son texte à la Société psychanalytique de Vienne. Le titre de ce texte est « Une histoire de malade ». Il est enfin publié en 1918, avec le titre qui lui est resté de "Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (*L'homme aux loups*)".

Ces dates sont importantes, car Freud est enthousiasmé par ce travail et avec cette analyse. Il écrit: "Quand je viendrai plus loin à décrire la résolution ultime des symptômes de mon patient..."; "dans beaucoup d'analyses il arrive, lorsqu'on s'approche de leur fin...". (Freud, 2001, p. 388, 392, 397).

Freud est assez honnête. Il aurait pu rayer ces passages optimistes, car dès 1919, Sergei Constantinovitch Pankejeff lui oppose un démenti sévère et reprend sa cure. L'Homme aux loups ne quittera plus jamais la psychanalyse. Séduisant et tourmenté, il la reprend de 1926 à 1938, avec Brunswick (1928); avec Gardiner entre 1938 et 1949, puis en 1956 (Gardiner, 1981); enfin, avec Obholzer (1981), émouvante, pendant les dernières années de sa vie, première analyse d'un mourant.

Freud a invité ce patient à dîner à sa table de famille, Freud lui a donné de l'argent. L'IPA lui a versé une pension pour le restant de ses jours. Car depuis 1917, Sergei Pankejeff n'est plus milliardaire, vu les événements en Russie, mais il est en voie de devenir un monument de la psychanalyse. Freud écrit d'autres choses curieuses au sujet de son patient, choses difficiles de comprendre au premier abord. Voici:

Nous savons déjà quelle attitude notre patient avait d'abord adoptée en face du problème de la castration. Il la rejeta et s'en tint à la théorie du commerce par l'anus. Quand je dis : il la rejeta, le sens immédiat de cette expression est qu'il n'en voulut rien savoir au sens du refoulement. Aucun jugement n'était par là porté sur la question de son existence, mais les choses se passaient comme si elle n'existait pas. (Freud, 2001, p. 389).

Freud avait une théorie, qui aujourd'hui semble absurde, au sujet de la perception de la différence sexuelle entre garçons et filles, entre hommes et femme, à savoir, la théorie de la castration. Dans l'imaginaire des uns et des autres, la différence sexuelle serait due à une castration subie par la fille. Le "commerce par l'anus" veut dire cela : tant qu'on préfère l'anus, on n'a pas à affronter la castration.

C'est ce qui aurait fait l'Homme aux loups. Il aurait *d'abord* rejeté le problème de la castration. Il y a une hésitation chez Freud. Il éprouve le besoin d'expliquer dans quel sens il utilise un mot: "Quand je dis: il la rejeta, le sens immédiat de cette expression est qu'il n'en voulut rien savoir au sens du refoulement. Aucun jugement n'était par-là porté sur la question de son existence, mais les choses se passaient comme si elle n'existait pas."

D'habitude, il est inutile de dire dans quel sens un mot est employé. La chaîne où il se situe s'en charge. Souvenez-vous de la chenille dans Alice au pays des merveilles, qui éprouve toujours l'impératif d'expliquer dans quel sens elle utilise un mot, jusqu'à provoquer la colère d'Alice.

En outre, l'explication de Freud complique les choses: "il n'en voulut rien savoir au sens du refoulement". Qu'est que cela veut dire? Que l'Homme aux loups ne s'est pas intéressé au sens que le refoulement avait? Ou que de ne rien vouloir savoir constitue le refoulement?

Ce passage est important. Lacan y prend appui pour importer dans la psychanalyse un concept en provenance du domaine du droit. Voici le commentaire de Lacan: "Ce sujet, nous dit Freud, de la castration *ne voulait rien savoir au sens de refoulement...*". Et pour désigner ce processus, il emploie le terme de *Verwerfung*, "pour lequel nous proposerons à tout prendre le terme de "retranchement". En note de bas de page, Lacan ajoute: "On sait qu'à mieux peser ce terme, le traduire par "forclusion" a prévalu par notre office."

Lacan poursuit, en mêlant ses commentaires à ceux de Freud au sujet de Sergei : “Son effet est une abolition symbolique. Car quand Freud a dit: *Er verwarfsie*, il retranche la castration et reste dans le *statu quo* du coït anal, il continue: ‘Par là on ne peut dire que fut proprement porté aucun jugement sur son existence, mais il en fut aussi bien que si elle n’avait jamais existé.’”

Nous ne connaissons jamais l’état de la langue allemande chez Lacan à cette époque et son besoin de traduire “*verwarf*” par “retrancher” et même par “forclure”. Lacan encore:

Quelques pages plus haut, c’est-à-dire juste après avoir déterminé la situation historique de ce procès dans la biographie de son sujet, Freud a conclu en le distinguant expressément du refoulement en ces termes: *Eine Verdrängung ist etwas anderes als eine Verwerfung*. Ce qui, dans la traduction française, nous est présenté en ces termes: “Un refoulement est autre chose qu’un jugement qui rejette et choisit.”

Lacan conclue: “Je vous laisse à juger quelle sorte de maléfice il faut admettre dans le sort fait aux textes de Freud en français, si l’on se refuse à croire que les traducteurs se soient donné le mot pour les rendre incompréhensibles, et je ne parle pas de ce qu’ajoute à cet effet l’extinction complète de la vivacité de son style.”

Lacan propose une nouvelle traduction au terme de *Verwerfung*, qui devient “forclusion” au lieu de “rejet”. Et, pour faire diversion, il accuse les traducteurs, mais sur un autre point, sur le point où ils ajoutent “et choisit”. Effectivement il y a eu des fautes massives de traduction, mais pas exactement sur ce passage, ni au sujet de ce patient.

Il y a quatre grands délires qui constituent la paranoïa pour Freud. Le délire de persécution, l’érotomanie, le délire de jalousie et la mégalomanie. La traduction en français de l’explication du délire de jalousie dit, encore aujourd’hui: “La déformation par projection n’a pas à jouer ici, puisque le changement dans la qualité de la personne qui aime suffit à projeter le processus entier hors du moi.” (Freud, 2001, p. 309) La nouvelle traduction de l’équipe Laplanche dit : “La déformation par projection ne peut ici que disparaître, puisque, avec le changement de sujet aimant, le processus est de toute façon jeté hors du moi.” (Freud, 1993, p. 287).

Depuis l’époque de mes études doctorales, j’ai signalé l’aberration de la traduction Bonaparte-Lœwenstein à qui de droit. Ne vous semble-t-il pas absurde qu’un même éditeur continue à publier deux états différents d’une traduction, la première étant manifestement erronée et la deuxième introduisant un nouveau terme “jeter”, là où par ailleurs “rejeter” apparaît. C’est de quoi confondre plus d’un. Cela correspond entièrement à l’état de traduction de Freud en français.

Lacan s’est révolté contre cet état de choses. Au lieu de le simplifier, il a rajouté à la confusion, en inventant une nouvelle traduction. Le long texte où le mot de forclusion apparaît est une réponse à l’intervention d’un philosophe à son séminaire. Il porte comme titre : “Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la “*Verneinung*” de Freud.” L’importation du concept de forclusion implique plusieurs remarques:

1<sup>o</sup>) La première remarque porte sur la relation de Lacan au philosophe. Il commente : “*Verneinung*, autrement dit, comme M. Hyppolite me le faisait remarquer tout à l’heure, *La dénégation*, et non pas la négation, comme on l’a traduit fort insuffisamment en français.”

Lacan connaît et mentionne Hyppolite dès 1946. Il fait l’éloge de sa traduction de Hegel. Huit ans plus tard, il l’invite à prendre la parole dans son séminaire, auquel Hyppolite assiste déjà depuis un moment. Lors de son introduction à la présentation du philosophe sur la *Verneinung*, il n’est nullement question de forclusion. L’insistance sur ce nouveau terme vient *après* l’intervention du philosophe.

Mais cette intervention est, elle-même, très compliquée. Les mots composés tels que *Verdrängung*, *Verneinung*, *Entfremdung*, ou *Verfremdung* ne sont pas simplement le résultat de la signification de la particule *Ver-* ou *Ent-* et du verbe qui suit. Ils ont un sens de mot complet, et pas de mot composé. Et ce d’autant plus que ces préfixes eux-mêmes ont toujours toute une série de significations possibles, et souvent contradictoires. Il suffit, pour le voir, de s’en tenir à un exemple français courant : *contre*. Ça veut dire à *l’opposé*, *contraire à*, etc., mais aussi, *tout près*, *avec*, *collé à*. Pour autant, le mot de *contre-transfert* ne signifie pas nécessairement transfert *contre*, *en désaccord*, *en réaction*, *de contrariété*, ou transfert *tout contre* ou *avec*.

Que le “dé” soit explétif en latin, n’est pas nécessairement significatif non plus. Il faudrait encore déterminer le sens, pour le français actuel, du “dé” explétif latin.

Le préfixe allemand *ver* signifie:

1. quelqu’un ou quelque chose devient quelqu’un ou quelque chose. (processus actif) ;
2. quelqu’un ou quelque chose est transformé en quelqu’un ou quelque chose (processus passif)
3. quelqu’un ou quelque chose est pourvu de...;
4. quelqu’un ou quelque chose est éliminé, usé, cesse d’exister...;
5. quelqu’un ou quelque chose passe du temps à...;
6. quelqu’un fait quelque chose de travers...;
7. quelque chose est endommagée;
8. en combinaison avec certains verbes, répète ou reprend le sens du verbe.

Les différents sens du préfixe se dégagent évidemment de l’analyse comparative des termes allemands qui le comportent. Il se dégage par abstraction et ne possède pas, à priori, de signification forte en lui-même. Il serait vain d’inverser ce processus d’abstraction pour construire le sens d’un mot en tant qu’addition de la signification du préfixe et du mot auquel il se rajoute. *Verneinen* ne signifie rien d’autre, en allemand, que répondre par la négative. L’équivalent français le plus proche serait le verbe “nier”, le terme “*neinen*” n’existant pas en allemand. En d’autres termes : le préfixe *ver* ne rajoute aucun sens nouveau ou particulier au “nier”. *Verneinen* est par ailleurs un verbe aussi courant en allemand, que le verbe *nier* en français.

La traduction de *Verneinung* par dénégation est juste dans la mesure où il reste synonyme de négation, mais seulement dans cette mesure. Par ailleurs, en premier lieu, Freud recourt au mot pour *désigner* un processus psychique particulier et non pour *créer* une signification ou un concept nouveau dans le royaume des idées. Si bien qu’en fin de compte, traduire la *Verneinung* par négation, dénégation, renégation, abnégation, parnégation, surnégation ou par contestation, contradiction, controverse, démenti, déni, désaveu, négation, protestation ou refus importe peu, du moment qu’on s’entend sur le processus psychique en question.

2<sup>o</sup>) Le terme de forclusion apparaît pour la première fois chez Lacan dans son séminaire sur *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*. Sa leçon sur une nouvelle d’Edgar Allan Poe, “La lettre volée”, prononcée le 26 avril 1955 et publiée sous une version réécrite entre mi-mai, mi-août 1956. (Lacan, 1957, p. 15-44). Pendant un certain temps, Lacan et les lacaniens semblent douter de la pertinence de la nouvelle traduction du terme freudien de *Verwerfung*, que Lacan fait apparaître à côté de ceux de refoulement (*Verdrängung*), de dénégation (*Verneinung*) et de déplacement (*Entstellung*), procédant à un mélange assez surprenant des registres établis par Freud.

En effet, le déplacement appartient au registre des processus primaires, alors que les deux autres termes relèvent du registre des processus secondaires. Ce n’est pas inutile de le signaler.

3<sup>o</sup>) *Lacan reprend la forclusion à peu près à la même époque dans son séminaire sur les psychoses, le 4 juillet 1956 : la “Verwerfung” dont je suis parti, et pour laquelle, incidemment tout bien réfléchi, je vous propose en fin d’année, puisque nous aurons à le reprendre, d’adopter définitivement cette traduction que je crois la meilleure : la forclusion, parce que notre rejet et tout ce qui s’ensuit, en fin de compte ne donne pas satisfaction.*

Il y apparaît une prise de pouvoir sur la nouvelle traduction proposée. Lacan doit déclarer qu’elle “sera tenue par nous.”

*Il s’agit d’un long effet après-coup. A la nouvelle traduction proposée par le philosophe pour le terme de Verneinung, qui devient dénégation au lieu de négation, Lacan ajoute une nouvelle traduction de son cru au terme de Verwerfung. C’est une question de rivalité.*

4<sup>o</sup>) Une autre remarque porte sur les rapports aux traducteurs qui sont Marie Bonaparte et Lœwenstein. Celui-ci a été l’analyste de Lacan, qui a interrompu son analyse de manière abrupte. Marie Bonaparte est la princesse proche de Freud. Ce qu’elle fait est intouchable. Lacan se révolte contre ces deux personnages.

Cette rivalité révoltée de la part de Lacan, presque adolescente, est encore soulignée par le fait que la princesse Bonaparte a beaucoup écrit sur Edgar Allan Poe. Lacan l’atteint sur son terrain de prédilection à elle, pour lui dire qu’elle ne connaît pas bien Poe, ni la traduction, ni Freud.

5<sup>o</sup>) Notre dernière remarque porte sur les problèmes posés par la nouvelle traduction de *Verwerfung*.

D'abord, forclusion est un terme absolument technique en français, de l'ordre du droit, alors qu'il s'agit d'un terme de la langue courante en allemand, éventuellement extensible au domaine du droit. Verwerfen veut dire rejeter, repousser ou écarter (une plainte), désapprouver, réprouver, condamner, déclarer comme inacceptable, comme immoral, ou même faire une fausse couche.

Le mot allemand pour indiquer en droit allemand ce que le mot français de forclusion indique en droit français est bel et bien Rechtsausschluß, exclusion, expulsion de droit.

Cet argument serait sans importance. Ce ne serait pas la première fois qu'une confusion de cet ordre, impliquant la traduction à la fois d'une langue à une autre et d'un domaine de pensée à un autre, aurait donné lieu à des concepts fertiles.

Mais, ensuite, il y a des problèmes plus lourds. Nous citons longuement Freud. Dès 1894, en discutant sa clinique, il écrit:

Dans les deux cas considérés jusqu'ici, la défense contre la représentation inconciliable était effectuée par séparation de celle-ci avec son affect; la représentation, même affaiblie et isolée, était restée dans la conscience. Il existe pourtant une espèce beaucoup plus énergique et efficace de défense. Elle consiste en ceci que le moi rejette la représentation insupportable en même temps que son affect et se comporte comme si la représentation n'était jamais parvenue jusqu'au moi. Mais, au moment où ceci est accompli, la personne se trouve dans une psychose que l'on ne peut classer que comme 'confusion hallucinatoire'. [...] J'attire l'attention sur le fait que le contenu d'une psychose hallucinatoire de ce genre consiste précisément en la mise au premier plan de cette représentation qui était menacée par l'occasion déclenchante de la maladie. On est donc en droit de dire que le moi s'est défendu contre la représentation insupportable par la fuite dans la psychose; le processus aboutissant à ce résultat échappe, lui encore, à l'autoperception aussi bien qu'à l'analyse psychologico-clinique.

[...] on peut le décrire ainsi: le moi s'arrache à la représentation inconciliable, mais celle-ci est inséparablement attachée à un fragment de réalité si bien que le moi, en accomplissant cette action, s'est séparé aussi, en totalité ou en partie, de la réalité. [...] Il n'est peut-être pas superflu de souligner que les trois formes de défense décrites ici, et par conséquent les trois formes de maladie auxquelles conduit cette défense, peuvent être réunies chez une même personne. (Freud, 1973/1989, p. 11-13).

Freud travaillera toujours avec ce problème et ces outils théoriques: il y a une forme de refoulement qui échappe à ce nom, puisqu'il atteint tous les points particuliers que le refoulement névrotique atteint de manière isolé. Ce nom est "rejet". Néanmoins, il n'y a aucune différence supposée "structurale" entre rejet et refoulement, entre psychose et névrose. Il y a des différences dynamiques et économiques, mais pas de différences topiques. Les derniers articles de Freud à ce sujet sont assez explicites. (Freud, 1922 ; Freud, 1924).

Il y a eu une première tentative de résolution de cette difficulté que Freud laisse en suspens par l'introduction du terme de "scotomisation". "Scotoma" est un mot grec, qui veut dire obscurité, ténèbres, et qui avait quasiment disparu du français courant vers 1860. La médecine du siècle dernier l'a repris pour désigner une tâche dans la rétine qui masque une partie du champ visuel. Et un psychanalyste français, Laforgue, est tombé amoureux de ce mot, qu'il a appris en "salle de garde", endroit assez sauvage, peu à peu civilisé par les femmes médecins. La "salle de garde" remonte à Rabelais.

Laforgue écrit à Freud le 18 février 1926 pour lui faire part de sa contribution : l'introduction dans le champ théorique freudien du terme de "scotomisation", ce que l'on ne veut ou ne peut pas voir. Ce terme doit venir compléter celui de refoulement quand il s'agit des psychoses. Une longue correspondance s'ensuit entre Freud et Laforgue.<sup>4</sup>

<sup>4</sup> Cette correspondance apparaît en français dans la thèse pour le doctorat en médecine, diplôme d'état, de J. Lemoulen, « La médecine française et la psychanalyse de 1895 à 1926 », soutenue en 1966, et dont le directeur a été J. Delay. Ces données m'ont été aimablement transmises par C. Marcoux, responsable de la Bibliothèque Sigmund Freud. Cette correspondance a été reprise dans la Nouvelle revue de psychanalyse, n° 15, Gallimard, 1977, pp. 251-314, trad. P. Cotet et collaborateurs.

Parallèlement, Laforgue envoie à Freud la princesse Marie Bonaparte comme patiente, dont l'importance pour la psychanalyse n'a plus besoin d'être souligné. Il suffit de dire qu'elle a sauvé, contre l'avis de Freud, sa correspondance avec Fliess. D'où une hésitation sensible de la part de Freud à envoyer balader Laforgue. Tout arrive à son temps. Freud finit par lui écrire:

J'ai lu de bout en bout votre article en allemand sur la scotomisation. Je comprends maintenant pourquoi ce concept et son rapport au refoulement présente pour moi de telles difficultés. Je remarque que sur un point vous m'avez abandonné. Vous n'acceptez pas la représentation métapsychologique qui s'efforce de caractériser un événement psychique par ses côtés dynamique, topique et économique, pour ainsi dire selon trois coordonnées. C'est particulièrement en négligeant la coordonnée topique que vous renoncez à une sorte de certitude, alors que celle-ci se fait sentir dans l'ensemble. Vous ne vous souciez pas de ce qui se passe dans les trois couches du conscient, du préconscient et de l'inconscient, et les phénomènes restent équivoques. Sans doute n'avez-vous pas osé présenter à vos compatriotes cette part de complication et de spéculation. J'en ai longuement parlé avec la Princesse, que vous reverrez à la fin de ce mois.

D'autres remarques:

1<sup>o</sup>) La "Princesse" était déjà en analyse avec Freud, qui ne s'interdisait pas de longs développements théoriques au cours de ses cures;

2<sup>o</sup>) L'argument de l'invalidité d'une thèse vu le manque "d'approche métapsychologique" est récurrent chez Freud. Même s'il ne donne jamais un exemple explicite de cette approche, sa clinique en témoigne largement, où l'on voit des cas considérés au départ comme de l'hystérie devenir des psychoses et des exemples qui servent à la mélancolie servir aussi à la schizophrénie. Il n'en reste pas moins que la considération des aspects dynamiques, économiques et topiques de toute

production humaine est un but. Que faut-il entendre par là? La dynamique, dans le langage freudien, est ce qui transforme le plaisir en déplaisir, la jouissance en douleur, et l'inverse, ce qui transforme le déplaisir en plaisir et la douleur en jouissance. L'économie, dans le langage freudien, est ce qui permet une épargne par rapport à l'effort de pensée: le symptôme évite le travail de pensée. Et la topique, enfin, correspond à la localisation de la pensée: inconsciente, préconsciente, consciente.

L'année suivante, en 1927, de manière plus large et mieux fondée, Freud écrit, dans une discussion sur la constitution du fétiche:

Si je ne me trompe, Laforgue dirait dans ce cas que le garçon 'scotomise' la perception du manque du pénis chez la femme. (Freud ajoute ici une longue note de bas de page, à laquelle je reviens par la suite.) Un terme nouveau est justifié dès lors qu'il décrit ou met en relief un nouvel état des faits. Ce n'est pas ce qu'on rencontre ici; la plus vieille pièce de notre terminologie psychanalytique, le mot "Verdrängung" (refoulement), se rapporte déjà à ce processus pathologique. Veut-on séparer plus rigoureusement en lui le destin de la représentation de celui de l'affect, réservant l'expression "Verdrängung" à l'affect, "Verleugnung" (déli) serait pour le destin de la représentation la désignation allemande exacte. "Scotomisation" me paraît particulièrement inapproprié, car cela éveille l'idée que la perception aurait été purement et simplement effacée, de sorte que le résultat serait le même que si une impression visuelle tombait sur la tache aveugle de la rétine. Or la situation considérée montre au contraire que la perception est restée et qu'une action très énergique a été entreprise pour maintenir son déni. (l'auteur du présent article souligne) (Freud, 1994, p. 123-132).

La situation est exactement la même avec le concept de forclusion. Il fonctionne sans prendre en considération la nécessité d'une action très énergique et permanente pour maintenir "exclu du champ de la vision" l'objet forclos.<sup>5</sup> (Naccache, 2006).

<sup>5</sup> Depuis l'époque où Freud écrivait, la neuropsychologie a largement montré que la tache aveugle de la rétine n'est pas si aveugle et que l'objet exclu parvient tout de même à s'inscrire parmi nos perceptions. Voir Naccache (2006, pp. 17-53)

Et voici la note de bas de page où Freud commente encore ce qu'il vient d'écrire: "Je me corrige toutefois moi-même en ajoutant que j'ai des meilleures raisons de supposer que que Laforgue ne dirait absolument pas cela. Selon ses propres développements, "scotomisation" est un terme qui est issu de la description de la *dementia præcox*, qui n'est pas apparu par transfert de la conception psychanalytique aux psychoses et qui ne peut s'appliquer aux processus de développement et de formation de la névrose." Cette note, encore une fois, au lieu de simplifier la compréhension du texte freudien, le problématise, car Freud y semble inscrire le fétichisme, assimilé ici à une perversion, dans le champ des névroses. Nous savons que la constitution des "trois structures" de la névrose, de la psychose et de la perversion est complètement étrangère à l'œuvre de Freud et relève plutôt d'un formalisme psychiatrisant français basé sur l'invention française d'un livre (attribué à Freud) qui porte le titre de ces trois "structures".

3<sup>o</sup>) Enfin, la lettre que Freud a écrit à Laforgue aurait tout aussi bien avoir été écrite à Lacan. La "forclusion" est une héritière directe de la "scotomisation". Certes, Lacan développe une autre armature théorique, qui fait dépendre la "forclusion" du "nom-du-père" et d'une "loi". Ce qui a été refoulé avec Laforgue fait son retour avec Lacan.

Or, s'il y a bien un "nom-du-père" effectivement "forclos", il est celui de Lacan lui-même, qui ne pouvait pas donner son nom à l'enfant qu'il conçoit avec une femme mariée à un autre homme, après avoir eu un grand-père paternel qui aurait "scotomisé" son propre père, incapable de lui résister. (Roudinesco, 1993).

4<sup>o</sup>) Lacan aurait pu se contenter d'un "rejet des signifiants liés aux pères", notion possible d'articuler aux thèses de Freud. Mais il entend se débarrasser de ce grand-père encombrant et le "forclore" à son tour;

5<sup>o</sup>) L'essentiel pour la pratique clinique auprès des gens qui souffrent et du point de vue de l'effort pour comprendre ces gens, est que Freud n'a jamais admis une différence radicale entre psychose et névrose ou entre folie et raison. Au contraire. Freud suit Kant de près, pour qui les royaumes de la raison et de la folie sont tellement imbriqués qu'il est impossible d'aller très loin dans l'un d'entre eux sans passer par l'autre. Lacan a œuvré avec insistance et génie pour souligner les différences entre ces deux royaumes.

Néanmoins, le concept freudien reste celui de "rejet", intimement lié à celui de "refoulement". Freud l'affirme, y revient, insiste : même s'il est douteux que le nom soit le même, le phénomène reste le même. La démence se retrouve à certains passages de l'analyse, proche d'un interdit de penser, mais il s'agit d'une interdiction qui est en permanence renforcée.

Prétendre concentrer, ou réduire, le problème de la formation de la folie à un seul concept, même s'il est articulé à d'autres, est une prétention qui rétrécit les possibilités cliniques. En fait, elle correspond à une période d'un autre siècle, où l'on croyait encore à la puissance de l'Un: une seule origine pour l'univers, une seule langue à l'origine de toutes les langues, une seule espèce à l'origine de l'humanité. Depuis, l'expérience a imposé l'attention aux diversités.

Beaucoup de bruit pour rien? Ce bruit est venu lancer un débat fécond parmi les psychanalystes au sujet des différences et des similitudes entre psychose et névrose, escamoté autrement par les prises de position fermes de Freud. La France occupe une place à part parmi les autres grands pays où la contribution à la connaissance de la psychopathologie a été importante : celle d'être unique à prétendre avoir tranché le débat au sujet des différences entre névrose, psychose et perversion en faisant appel à la notion de structure. Il reste maintenant à attendre que la poussière se dissipe et que l'expérience reprenne ses droits.

En vérité, depuis les contributions de Freud et de Bleuler, psychiatre inspiré de la psychanalyse, il y a eu un certain nombre d'approches de la question de la psychose.

Freud, au sujet de la démence précoce, utilisait une expression extrêmement simple : "inhibition générale de la pensée". Il est important de garder cette notion, car au niveau le plus élémentaire, c'est cela que j'ai pu observer en presque un demi-siècle auprès des patients psychotiques.

Si nous disons psychotique, c'est parce que ces patients, aussi bien intégrés aient-ils été, soient-ils intégrés dans la société civile, un jour ou l'autre ils ont fait une longue expérience de la déréalisation du monde. Cette expérience a été assez importante et douloureuse pour qu'ils aient eu besoin d'un abri, l'hôpital psychiatrique. Seuls ceux qui ne connaissent ni la réalité des "fous" ni la réalité des centres pour les accueillir peut détracter ceux qui s'y dévouent à ces gens, malgré tout.



La notion de “inhibition de la pensée” est encore importante d’un autre point de vue, que Freud signale: nous sommes tous atteints d’une certaine inhibition de la pensée. Le collègue qui croit aux structures comme celui qui les rejette, les professeurs comme leurs étudiants. Nous avons tous des points aveugles dans notre vision du monde, des choses qui nous ne voulons pas comprendre à aucun prix. Seulement, les paraphrènes, selon la terminologie de Freud, ne veulent rien comprendre. Pour être plus exact, voici comment Freud comprend l’utilisation de la nosographie: “On est souvent obligé de se demander, lorsqu’on a affaire à une névrose avec symptômes hystériques et obsessionnels peu marqués et de courte durée ... si l’on n’a pas affaire à un début de démence précoce (de schizophrénie, suivant Bleuler; de paraphrénie, comme je préfère l’appeler).” (Freud, 1988, p. 161-184).

Ensuite, deuxième point, ce qui est aussi assez remarquable, c’est que très tôt Freud a utilisé une notion proche de celle “d’états limites”, qui est d’une bêtise atroce pour le clinicien. Freud l’a appelé de “névroses narcissiques”. Qu’est-ce que cela veut dire? Cela veut dire que le sujet comprend le monde, mais à partir de la compréhension qu’il a de lui-même, comme si le monde était une extension de lui-même. C’est la pathologie la plus répandue sur notre planète, dans notre université, chez nous et chez nos collègues les plus sympathiques ou antipathiques. Lacan s’est débattu toute sa vie avec ce problème: comment comprendre, si ce n’est pas à partir de soi-même?

Les “névroses narcissiques” de Freud étaient la mélancolie et la paranoïa. Pour elles, Freud a créé un terme: “identification narcissique”. Il l’a défini: “l’ombre de l’objet est tombé sur le moi”. Cette approche aussi est extrêmement utile pour la compréhension des psychoses. Effectivement, nous pouvons observer cela: des gens qui s’identifient d’une manière insupportable à leurs ancêtres, grands-parents ou arrière-grands-parents. Dans un de mes articles j’ai parlé de cette famille où la jeune femme portait encore les sous-vêtements de sa grand-mère.

L’identification narcissique est aussi importante pour comprendre les psychoses que la notion de “forclusion”, que nous passons à Lacan, malgré tout, surtout dans sa prétention d’être une notion centrale.

Chacun voit midi à sa porte et croit que ce qu’il avance est “central” ou “d’une importance

unique”. C’est là où chacun d’entre nous est frappé “d’inhibition de pensée”. Tout aussi importante pour la psychopathologie de la vie quotidienne du psychotique et du contact avec lui sont les notions “d’identification projective”, “d’identification symbiotique” ou “d’identification adhésive”.

Je ne m’étendrai pas sur chacune de ces notions. Je décris simplement ce que chacun peut les constater dans leur vie quotidienne. Le petit enfant qui dit – “T’as mal au ventre, n’est-ce pas, Maman?” - fait une identification projective. L’amoureuse qui dit – “Oh! Mon chéri, je sens exactement la même chose que toi!” - fait preuve d’une capacité “d’identification symbiotique” sans limites, même et surtout si elle le sent vraiment. Et, surtout, “l’identification adhésive”. Ces gens qui ne peuvent pas nous lâcher, qui nous collent, dont on sent les mains adipeuses, la sueur, qui, pour nous parler, ont besoin de nous toucher, de partout, souvent, de se mettre sur nos genoux, pour les enfants, ou pour nous cogner, parfois, pour les adultes, sinon de nous serrer dans leurs bras, au moins de nous regarder de près, les yeux dans les yeux.

Rien de tout cela ne peut se résumer facilement en “forclusion du nom-du-père à la place de l’Autre”. Cette assumption est assez générique, en fin de comptes. Bien sûr que la constellation signifiante des gens qui souffrent de psychose impliquent ce rejet massif de nombreux signifiants essentiels pour l’un ou l’autre des parents, que nous l’appelions “forclusion” ou pas. Ces gens souffrent aussi d’utilisent massivement la projection, le rejet, l’identification projective, et ainsi de suite. Ils ne sont pas d’ailleurs les seuls à en souffrir. Les névrosés et, en fin de compte, chacun, aussi.

## Référence

- Brunswick, R. M. (1928). A Supplement to Freud’s: History of an Infantile Neurosis. In **International Journal of Psycho-Analysis**. 9:439-476.
- Freud, S. (1922). Névrose et psychose: In: Névrose, psychose, perversion. In S. Freud. **Œuvres complètes**. III, pp. 283-286, PUF.
- Freud, S. (1924). La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose: Névrose, psychose, perversion. In S. Freud. **Œuvres complètes**. III, pp. 299-303, PUF.

- Freud, S. (1988). Sur l'engagement du traitement. Trad. Altounian, J. et collaborateurs. In S. Freud. **Œuvres complètes**. XVII, pp. 161-184, PUF. (1913).
- Freud, S. (1989). Les psychonévroses de défense: Névrose, psychose, perversion. Trad. Altounian, J. et Bourguignon, A. In **Œuvres complètes**. III, pp. 11-13, PUF. (1973).
- Freud, S. (1993). Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides) décrit sous forme autobiographique. Trad. Cotet, P. et Lainé, R. In S. Freud. **Œuvres complètes**. X, PUF.
- Freud, S. (1994). Fétichisme. Trad. Lainé, R. In S. Freud. **Œuvres complètes**. XVIII, PUF.
- Freud, S. (2001, 1954). **Cinq psychanalyses**. Trad. Bonaparte, M. et Löwenstein, R.M. PUF.
- Gardiner, M. (1981). **L'Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même**. Gallimard.
- Lacan, J. (1957). Pas-tout Lacan: version digitale. **Revue La Psychanalyse**, (2):15-44.
- Naccache, L. (2006). **Le nouvel inconscient**: Freud, Christophe Colomb des neurosciences. Odile Jacob.
- Obholzer, K. (1981). **Entretiens avec l'Homme aux loups**. Gallimard.
- Cotet, P. (1977). **Nouvelle revue de psychanalyse**. Gallimard, (15), pp. 251.
- Roudinesco, E. (1993). **Jacques Lacan, esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée**. Fayard.

Recebido em : 01/04/2007

Received in: 04/01/2007

Aprovado em: 20/05/2007

Approved in: 05/20/2007